

tapotage ne naîtront le thème du Printemps de La Walkyrie, ou la phrase prémonitrice (ou plutôt infiniment surmendelshonienne) du Quinzième quatuor<sup>1</sup>. C'est le reproche qu'on pouvait faire à Peggy, pendant qu'il vivait, d'essayer dix manières de dire une chose, alors qu'il n'y en a qu'une. La gloire de sa mort admirable a tout effacé<sup>2</sup>.

Il semble que ce soit jusqu'ici dans les palais français et étrangers, construits par des architectes qui ne valent pas Delàle, que notre minotaur Morand ait cherché les détours de sa « vaste retraite », comme dit Phèdre dans la scène à laquelle je faisais allusion tout à l'heure. De là, il guette les jeunes femmes en pérorant, aux manches enroulées comme des ailes, et qui ont en l'imprudence de descendre au Labyrinthe. Je ne connais pas mieux que lui ces palais et ne lui serais d'aucune utilité « pour en développer l'embarras incertain<sup>3</sup> ». Mais si, avant qu'il devienne ambassadeur et rivalise avec Beyle consul, il veut visiter l'hôtel de Balbec, alors je lui prêterai le fil fatal.

C'est moi, prince, c'est moi dont l'utile secours  
Vous a du labyrinthe enseigné les détours<sup>4</sup>.

MARCEL PROUST.

CLARRISSE<sup>5</sup>

À la mémoire d'E. B.<sup>6</sup>

Je vous ai connue, Clarisse, en des jours heureux. Ces jours que comblaient aisément nos soucis menus rappelaient vos vitrines, trop étroites pour contenir les mille bibelots précieux et vains que vous aimez. Nous nous retrouvions chaque nuit dans les maisons les plus éclairées et les plus sonores de la ville, où l'on dansait. Le sommeil me conduisait ensuite fort avant dans le jour et souvent la sonnerie du téléphone me réveillait :

« Regardez à la fenêtre, disiez-vous, je vous envoie un beau nuage ! »

J'avais à peine le temps de raccrocher le récepteur (car nos maisons étaient voisines), je courais pieds nus à la fenêtre et voyais s'avancer vers moi, par la route du ciel, la masse grise ou rose que vous m'annonciez, pesante et comme alourdie de toute la bienvenue qu'elle m'apportait.

J'allais vous prendre à la hâte — car ces après-midi d'hiver sont courts — pour marchander une soie, une inutilité de plus, chez tel antiquaire d'Ebury Street où nous arrivions tard, alors que dans l'atelier déjà plein d'ombre une dernière lueur s'attardait encore aux ors des laques, aux aciers des armes et aux dents fausses de l'antiquaire qui vous amusait...

C'était là des jours heureux.  
Quand je m'abîme dans leur souvenir, deux visions surgissent.

C'est la nuit ; une nuit claire, isolée dans un printemps pluvieux dont elle continue d'exhaler l'humidité chaude et bleue. Les fenêtres sont ouvertes ; nous, accoudés au balcon. Vous vous penchez pour sentir l'odeur d'herbe fraîchement coupée qui monte de Kensington<sup>1</sup> et se mêle au parfum animal de la danse ; le vert acide de votre manteau Longhi pèse sur l'orange vif d'un pont japonais en dos d'âne ; les masques serrent contre le parapet une femme aux seins nus qui rit en jetant du pain aux carpes. Comme la bauta<sup>2</sup> vénitienne serritt d'ombre votre visage ne laissant voir qu'une bouche curieuse, d'un rouge chimique, la nuit ceint toute cette fête d'une ombre veloutée, grasse, sans clartés autres que le Charriot aux roues renversées qui choit verticalement sur nous, en une immobile chute.

Maintenant c'est le jour, à la campagne.

Le tennis semble avoir été taillé dans le sommet tronqué de cette colline d'où le comté, comme un parc inutile et fastueux, descend jusqu'à la mer en molles ondulations. Un jeune homme vêtu de toile blanche accompagne d'un geste allongé la balle qu'il lance et qu'attend son adversaire, ramassant autour de soi ses gestes et son ombre. Sur un terre de gazon bleu des jeunes femmes à chandails cerise, jaune, vert, cerise s'assemblent autour du thé, servi sur une table en rotin. Et le centre de toute clarté, de cette joie lustrée, l'essieu lumineux du cercle des femmes qu'encadre celui, plus vaste, de la campagne et du ciel, c'est la théière d'argent qui chante comme les guêpes sur la tarte : les reflets de son couvercle renvoient l'image convexe du ciel, l'ombre des arbres ; son corps coté, les lignes amenuisées des figures et, en strics étroites, les chandails, cerise, jaune, vert, cerise.

Mais comment s'abstraire un seul instant de l'heure présente<sup>3</sup> ?

Voici une lande de boue où l'herbe rare jute comme une éponge, sur laquelle tombe le crépuscule d'un vert pourri ; rien ne la limite que le ciel et, sur la gauche, les baraquements de bois blanc dont l'odeur de beurre

fort vient jusqu'à moi. Des flaques d'eau renvoient au ciel lavé, vidé de sa pluie, l'image d'une lune d'aluminium. Sur les chemins défoncés, les roues à facettes de l'artillerie lourde font des ornières vertébrées remplies d'une eau mauve.

Où encore sur la route encaissée qui relie l'Arsenal à la caserne montent sous l'averse des fantassins en veston. Dans la boue, sous le ciel bas, des saisons se guindent, tirés par des chevaux de brasseur, conduits par des soldats aux figures douces et fermées. Derrière eux descend vers le fleuve plombé la plaine, couverte à l'infini de tentes, de charrois, de pièces de marine sans affûts, bousculée de levées de terre violette, régulières comme ouvrages de raupes, les tranchées de la Nouvelle Armée.

Sur le ciel enfin c'est la ville avec ses cheminées dressées, ses gazomètres trapus, ses ponts de fer ajou-rés, les rails clairs, les signaux, les disques, les mâts des voiliers, les fumées lourdes des vapeurs sous pression, et l'arsenal mouillant ses marches roses dans le fleuve que remonte la marée.

Vous ne croyiez pas à la guerre. Vous disiez :

« En tout cas, ce sera très court.

« Ce serait trop affreux... »

Où :

« C'est impossible, je connais Munich. »

Mais les Allemands firent la guerre à la France pour pouvoir venir au Café de Paris en uniforme. Ils la firent à l'Angleterre parce qu'ils étaient persuadés que les tailleurs anglais faisaient exprès de leur tailler des vêtements de mauvaise coupe.

Quand je vous téléphonai pour vous apprendre que l'Allemagne déclarait la guerre à la Russie<sup>1</sup>, vous répondîtes :

« J'étais dans le jardin, je coupais des roses... »

Vous étiez angoissée en pensant à tous vos parents, vos amis de France, mais vous ne pouviez vous libérer de cette sécurité des habitants d'une place entourée d'eau.

Ce pays s'éveilla lentement à la guerre. La certitude lui en vint du dehors, à voir les juifs allemands de Commercial Road fermer leurs voliers, ceux du West End cacher leurs tableaux, la chute des consolidés<sup>2</sup> à

Londres, la baisse des laines à Sydney, s'enfuir les Américains sur des voitures nickelées, et l'or, plus peureux encore ; à apprendre que les diplomates artistiques quittaient les eaux, en plein traitement, que les rois regagnaient leurs capitales, que les autres pays fermaient leurs frontières comme des verrous. Puis ce fut le départ des coiffeurs et des cuisiniers français descendant aux gares avec un drapeau.

On vit les navires de guerre sortir de Portsmouth comme chaque année, pour les régates, mais leurs canons étaient démuselés et les yachts allemands ne vinrent pas. La mer réagit la première, puis les côtes où les garde-côte de réserve montèrent aux sémaphores avec leur paquetage plié dans un sac de toile verte. Et la fièvre s'étendit enfin des bords au centre.

Tout cela eut lieu insensiblement. L'Angleterre ne connut pas cette nuit blanche d'aout où des millions d'hommes embrassèrent leurs femmes avec des lèvres sèches et brûlèrent leurs lettres. Elle ignora le bras-bas, ne ferma pas ses hublots, ne coupa pas ses amarres. On vit seulement un policeman de faction devant l'ambassade d'Allemagne.

Et, quand ce fut compris, on construisit des casernes.

Mais pouvait-il comprendre autrement que lentement, ce pays sans cicatrices, où les enfants n'ont jamais trouvé dans les murs des maisons les boulets des guerres précédentes ?

Espérez-vous voir, à un signal donné, les rues se vider de leurs voitures, de leurs passants ? Les avocats en toge, les huissiers en habit amarante, les juges en perruques à matreaux, les bookmakers en pardessus mastic à boutons de nacre, se rendre à pied aux gares, se dirigeant vers les garnisons de l'intérieur, et des pairs prendre la garde aux ponts sur lesquels ne passaient encore aucuns trains bondés, vers notre frontière ?

Je vous entends venir, Clarisse. Vous marchez du talon, à grands pas décidés ; votre robe n'a pas de bruissements de soie ; vous sifflez un air de rag-time.

Vous êtes grande, large d'épaules ; une belle figure et des cheveux roux. Vous n'êtes point vaine de votre

beauté, mais vous aimez à attirer l'attention sur vos cheveux.

Vous dites :

« J'adore les rousses. Dès qu'il se trouve une rousse quel que part, je la remarque. »

Vous répugnez aux compliments indirects que cherchent les brunes, en affirmant hypocritement que seules les blondes savent plaire ; vous dites :

« Je suis rousse. Comme toutes les rousses, j'ai mauvais caractère. »

Vous n'êtes pas d'abord sympathique, surtout lorsqu'on vous rencontre pour la première fois dans le monde, sans votre maison, sans vos amis, sans ce qui vous explique, avec un chapeau et des gants. Vous laissez tomber avec dédain vos regards, serrez les lèvres, vous vous redressez et vous semblez dire aux gens : « Je suis plus grande que vous. »

Vous êtes si mal habillée ! Mais cela a très bon genre. Vos souliers ont des bouts pointus ; l'on s'attend à des talons plats ; vos robes sont simples, courtes, avec des poches ; vous les portez très longtemps et du matin au soir. On devine que votre toilette est terminée en 7 heures, vous descendez déjeuner à 8 heures, tout habillée. Vous avez des mèches et les rentrez du doigt sous votre chapeau, en voiture.

Quand je vous fais des reproches, vous répondez : « Je n'ai pas le temps. Il y a des choses autrement intéressantes à faire. »

Cette indifférence n'est pas une pose, car l'on découvre parfois en vous des concessions à la mode (dans les robes du soir surtout), et l'on regrette que vous les ayez faites.

Vous n'ignorez point pourtant ce qui se porte, puisque vous-même dessinez pour autrui ce qui se portera, et vous aimez la compagnie des femmes d'élégamment habillées et des jeunes gens bien mis.

J'ai réussi parfois à vous faire quitter les robes d'il y a quinze ans pour celles d'il y a trente ans. Et, lorsque vous voulez m'être agréable, vous arrangez vos

cheveux en frange, et mettez au cou un ruban de velours noir, pour « faire Degas ».

J'ai été dès le premier jour extrêmement curieux de vous, et le suis resté. Votre indocile caractère<sup>d</sup> m'a seul empêché de vous aimer.

Votre figure intéressée. Il y a un grand mystère dans vos lèvres serrées, beaucoup de sensualité dans le nez aux ailes mobiles, aux narines larges, et dans vos yeux jaunes, limités aux coins par une veine mauve, à fleur de peau, généralement assez durs, un instant languissants, de l'atrance.

Vous savez beaucoup sans être cultivée. Vous ignorez l'histoire, mais vous connaissez le passé et le comprenez mieux qu'un érudit, en tenant dans vos mains une broderie, un soulier ancien.

Vous n'aimez pas les livres. Je ne vous ai jamais vue lire un roman. Il n'y a dans votre bibliothèque que des images, des documents, des catalogues.

Je sais que vous ne vieillirez jamais, ne finirez jamais. Quand j'ai envie de mourir, je viens vous trouver à l'heure de votre toilette. Vous ne l'interrompez pas, mais, continuant de vous polir les ongles ou laçant vos bottines, vous vous écriez :

« Vivre ! Dites-vous : "Je vis", mon ami, et c'est assez ! Pouvoir courir, s'arrêter, être dispos, être las, pouvoir cracher, cracher dans le feu, dans l'eau, cracher de sa fenêtre sur la tête des passants, comme tout cela est beau et bon ! »

Et vous êtes vraiment ainsi : vous jouissez de votre santé, du battement de votre pouls, de l'usage de vos membres, de tous ces bonheurs, pour nous négatifs, avec lucidité ; vous trouvez à remuer vos bras, le plaisir qu'on aurait sachant qu'il n'est plus qu'une heure avant l'amputation ; à employer vos jambes la joie d'un paralytique soudain rendu au mouvement. Vous prenez possession d'une pièce, d'un trottoir comme s'ils vous avaient été longtemps refusés. Vous donnez à vous seule l'impression d'une fête populaire où les foules comprimées dans l'état des rues pauvres s'étendent sur l'herbe comme une les-

Il faudrait s'acharner pour vous ôter la vie, tant elle est chevilée en vous. Les dentistes se prêtent main-forte et ne parviennent même pas à ébranler une de vos dents. Vous ignorez la maladie. Vous résistez aux médecins anglais.

Je trouve Clarisse dans son salon, les mains et la figure noires, les vêtements souillés de poussière. « Je range », dit-elle.

Clarisse prétend aimer les espaces vides, les murs nus, les parquets polis où ils se prolongent, les tables nettes. Mais elle succombe, victime de son goût pour les bibelots ; elle obéit à des sollicitations successives de forme, de couleur, de sentiment<sup>r</sup> et bientôt les vitrines, les guéridons, le manteau de la cheminée ne suffiront plus ; à son insu, les bibelots s'entassent dans les coffres à bois, sous les meubles ; les tiroirs cessent de fermer, l'accès même de la pièce devient imprononçable. Un jour, Clarisse réagit ; en une douloureuse rupture, elle s'arrache de tous ces chers riens, les exile au grenier où, les ayant oubliés, elle les découvre des années après et les remet en place, pour un temps.

Tout le jour, elle court les antiquaires suburbains, les décroche-moi-ça des quartiers hébreux, les marchandes à la toilette. Elle va, de son grand pas allongé, un cabas à la main, au marché à la ferraille, et, sans souci des puces, sollicite les marchands, fouille avec un flair de chiffonnière et rentre, les poches et le manchon lourds de nouveaux bibelots. Elle les agréce tous, depuis les plus rares jusqu'à des vis, des boutons de porte, des clous, des vieux sous.

« Je suis comme une pie », dit-elle. Et comme une pie, elle fonce sur les objets brillants et les enfouit dans des cachettes connues d'elle seule, pêle-mêle avec d'autres objets trouvés dans la rue. À quand les étalages, Clarisse ? Sa chambre est pleine de verres de couleur, de tessons, de bouchons de carafe, de cristaux, de fragments de lustres ou de glaces, d'animaux en verre file.

« Comme tout cela est doux à toucher ! »

Et elle en tâte les angles, la surface et, s'approchant de la fenêtre, les regarde par transparence, jout de leurs reflets. Du trottoir on reconnaît son balcon à des globes de cristal ; elle suspend à son plafond des boules

de verre où la rue tout entière renvoie son image tronquée et multiforme, où vivent, lents, les nuages, rapides, les autobus.

Clarisse suit assidûment les salles de vente, toutes les salles de vente.

Il n'y a pas à Londres un grand marché où tout ce qui est à vendre dans une ville passe chaque jour de main en main, mais une série de locaux d'encan, chacun ayant sa physiologie, ses habitudes, son public. C'est plus qu'une différence de quartier, une hiérarchie sociale. Mais Clarisse n'y voit qu'un trajet plus ou moins long à effectuer de l'une à l'autre.

Elle ira d'abord vers les salles prétentieuses, aux escaliers monumentaux, aux portiers galonnés, où passent des pièces de musées, des objets précieux provenant de déchèances royales, de grosses successions, sous la surveillance d'experts décorés, de critiques titrés.

A quelques pas de là, ce sera la caricature de ces mêmes salles : mêmes portiers mais plus vieux, livrée râpée ; expositions de maîtres anonymes, Rembrandts éhontés, Corots sans pudeur vendus au milieu d'un public de maquignons louches, de recelleurs.

D'autres auront des spécialités de bijoux ; les ors circulent aux mains sales d'Arméniens à barbe de laine noire ; des Juifs reniflent les perles.

Elle va aussi dans les salles des quartiers populaires où les foules enrichies par la guerre se ruent sur les pianos, les panoplies, les boîtes à musique, les tapis indiens à grosse laine, le plaqué, les fauteuils de peluche.

Parfois elle remonte aux sources, va aux docks où les navires d'Extrême-Orient déversent leurs marchandises vendues sur place, à l'entrepôt.

Mais ce que Clarisse préfère, ce sont les ventes de province où l'on vide la maison entière, après décès ou saisie, depuis les vins de la cave jusqu'aux boutons des portes, guidée par un flair très sûr au travers de ces naufrages de vies, de ces déchèances d'objets.

Clarisse n'acquiert pas sans remords. Aussi se doit-elle à chaque achat, des raisons :

« Ce sera un joli cadeau de mariage ; au lieu de donner un horreur... »

— Les enfants en ont besoin... »

— Ce n'est pas pour moi, c'est une commission.

— J'ai laissé passer le même objet l'an dernier, aujourd'hui, c'est introuvable... »

A chaque bonheur, Clarisse s'achète, en souvenir, un petit objet ; à chaque tristesse, Clarisse achète, pour oublier, un petit objet.

Quand j'aurai dit l'amour de Clarisse pour les défroques de jadis, entrouvert ses armoires sur des collections de chaussures anciennes, de poupées, de marionnettes, exhumé des gilets brodés, des habits de gala, des uniformes militaires, oripeaux de théâtre, loques brillantes, chiffons, tout un fond de guenilles que n'excuse même plus le goût de l'ancien, je n'aurai pas fait comprendre encore tout ce que je veux expliquer.

Elle rit en me les montrant :

« Petits objets ne pouvant servir à rien ! »

Mieux que cela. Petits objets inimaginables, sans âge, jamais révés, musée d'enfant sauvagé, curiosités d'asiatis d'aliénés, collection de consul anémisé par les tropiques. Elle confesse :

« Vous savez mes goûts : jouets mécaniques cassés, lait brûlé, orgues à vapeur, odeur de prêtres, corsets de soie noire à ramage et ces bouquets en perles de couleur faits de toutes les fleurs citées dans Shakespeare... »

Et je pense soudain aux délires d'*Une saison en enfer* : « J'aimais les peintures idiotes, dessus de porte, décors, toiles de salimbanques, enseignes!... »

Plus étrange encore est son goût du faux. Plus que l'objet, elle en aime l'imitation. Elle jouit de la déception qu'elle éprouve et de celle d'autrui. A voir les regards que les femmes jettent sur ses perles, elle s'amuse de provoquer tant de sentiments bas à si bon compte. Elle aime cette paraphrase du vrai, la religion moderne du trompe-l'œil, et cette moquerie latente du faux, la nature tournée en ridicule, démontrée inutile ou imparfaite. Se travestir est une de ses

joies. Elle maquille ses étoffes, teint ses tapis, décolore ses cheveux, peint ses chats. Elle a autour d'elle mille objets destinés à des usages autres que ceux qu'on leur suppose, des livres qui s'ouvrent en boîtes, des portables, des tables qui se transforment en paravents, et aussi ces innombrables bijoux surprises que nous devons au mauvais goût des Italiens ou des Japonais.

Les magasins pauvres de banlieue exhibant leurs bijoux de simli et de filigrane la fascinent. Elle ne désire point de peaux de panthère, mais ne peut s'arracher à la contemplation de cette imitation grossière, avec ses taches noires peintes sur du lapin roux.

Dans de grandes coupes elle a mis des fruits de verre, des poires de cristal ; mais elle réserve sa tendresse pour ces fruits que voici : les oranges luisent d'un vernis poisseux, près de bates en celluloid, en grappes vitreuses, trop gonflées, avec de petites feuilles malades. Elle n'aime les cèdres nains que lorsqu'ils sont morts et qu'elle peut enduire leurs branches de laque rouge et y faire pousser des pistils en plumes et des pétales en papier d'étratin.

« Je médite un jardin artificiel, dit-elle. Ce serait au centre du parc. Y arriver naturellement, comme à l'envie végétation stérilisée. Sur une mousse de ce beau vert qu'ont seules les mousses teintes, s'étendre, contact chaud et poussièreux. Tout à l'entour des plates-bandes en perles de couleur, des fleurs en papier de soie, et sous des feuillages en toile gommée, en un bassin de verre coulé, les ébats figés de carpes en gutta-percha !... »

Clarisse a une maison en ville et une aux champs. Notre vie s'éclanche de l'une à l'autre, comme un pendule ; elles se partagent irrégulièrement l'année ; l'une pour les mois rapides et compacts de l'hiver, l'autre ville, en montant sur la terrasse, on distingue la maison de campagne, posée sur l'horizon, au sommet de la colline bleue qui limite Londres comme le bord ourlé d'une coupe.

La première a l'air noble et avantageux. Byron y habitait. Elle tient son rang et, sur le trottoir comme sur le ciel, s'efforce à observer l'alignement. Sa façade a une sévérité de lignes qui, n'était la pensée des mille extravagances qu'elle masque, ennulerait.

La seconde au contraire est petite, précieuse, comme un meuble Empire oublié dans un jardin. Elle est forte en son centre d'une antichambre ronde qu'un balcon couronne, où s'ouvrent les portes de toutes les chambres ; de sorte qu'au matin, de leur lit, les invités peuvent lancer des pommes dans la chambre qui leur fait face...

En dehors de ses deux chats persans qui dorment près du foyer dont ils semblent les cendres, Clarisse a peu de grands amis.

« Si vous voulez, Clarisse, parlons de vos amis, mes compagnons. »

Vous êtes le centre de tout un petit monde qui semble n'avoir sa raison d'être qu'en vous. Pas plus celle que vos bibelots, nous n'imaginons d'autre vie que celles que vous nous imposez. (Car vous imposez les choses, Clarisse. Vous êtes une femme grande, avec des gestes nets, un visage certain, une forte poitrine et un air d'autorité.)

Vous ne dites pas : « Que pourrions-nous bien faire ce soir ? »

Mais : « Nous allons à l'Alhambra, loge 6. »

Nous sommes vos prisonniers. Tout nous ramène vers vous. Si, lointains, l'ennui ; si nous passons dans votre rue, tout nous attire : le grand bouton plat de la sonnette, agréable à toucher, le bruit de nos pas sur le marbre de l'escalier, les injures du perroquet, l'odeur de papier calque et de palette qui vient de votre bou-doir, le camée de votre chevalière, les veines mauves qui cerrent vos yeux.

Nous n'avons, de l'un à l'autre, d'autre lien que vous. Mais il y a pourtant, entre nous, un certain air de famille. Nous sommes également minces, jeunes, avec des yeux brillants et des bouches rouges. Nous nous fort, buvons sec, ne nous levons jamais pour le déjeuner du matin, dansons des farandoles à travers la

maison, mais savons nous taire quand vous jouez de la musique.

Vous avez plaisir à nous réunir ensemble, ignorant les amitiés étanches, mais vous distinguez cependant en chacun de nous une vertu différente et vous l'aimez pour celle-là : Paméla a des cheveux acajou, Tom des poignets minces, Rafael une joie figure et un talent de joueur de banjo ; quant à moi, je fais bien, dites-vous, dans votre salon chinois !

Nous voici réunis autour d'une table, chez Murray's<sup>2</sup>, pour notre plaisir commun, qui est le sien. Clarisse nous domine tous de sa taille ; elle a plus d'éclat que les femmes, plus d'assurance que les hommes ; le maître d'hôtel s'adresse naturellement à elle. Nous nous groupons autour d'elle, heureux de notre présence dans cette cave confortable, dans cette cabine capitonnée où officie le plaisir<sup>3</sup>. Les femmes du sous-sol ont les ongles polis, la figure bien peinte ; on voit leurs aisselles. Des couples dansent, s'enroulant autour d'un axe imaginaire, tandis la valse comme un torchon d'ou ruisselle la mélodie. Les hommes<sup>4</sup> du sous-sol ont les bras en échappe, la tête bandée ; la musique des nègres les fatigue un peu, les ramène à l'ineffaçable souvenir du fossé où ils sont tombés, du premier verre d'eau. Les garçons, en servant, butent contre les béquilles qui sont à terre.

Il y en a d'autres aussi plus gras, plus fleuris, buvant du Pommery dans des bouteilles à cidre, car il est plus de dix heures : les neutres. Ce sont des Scandinaves, des Hollandais, des Américains. Ils échangent des coups d'œil d'intelligence et sous la nappe offrent deux cent mille Mauser livrables de suite en mer au large de Barcelone, ou sortent de leur poche-revolver des échantillons de tous les draps d'uniforme des armées belligérantes. Ils rachètent avec bonhomie les commandes refusées (les Russes<sup>5</sup> les prendront bien), les contrats tardifs. Tous les ouragans de mitraille qui se déchaîneront un jour sur des hommes sortent d'ici. Tom ricane à cette vue :

« Très dernier cri, dit-il. Dernier cri des agonisants. »  
Puis à l'un d'eux, lui tendant une balle de shrapnel extraite récemment de sa tête :  
« Si ça peut vous servir à nouveau... ? »

Nous sommes cinq autour d'une petite table où les coudes et les assiettes se touchent. Paméla reste emmitouffée dans son manteau d'hermine, silencieuse, les yeux fatigués du feu de la rampe, du rouge encore aux pommettes, l'air pauvre. Puis elle mange ses crêpes au bacon, allume une cigarette à l'ambre et éclôt soudain comme un camélia hors de son manteau qui glisse sur ses bras. Epaules étroites, ce que Rafael appelle : être bâtie en bouteille à soda. Elle est triste. Elle dit :  
« Je ne peux garder de cuisinière. »

Tom, dont le tympan gauche a été crevé à La Bassée, porte sa main à sa bonne oreille pour mieux entendre et, croyant qu'elle plaisante, se met à rire, ce qui plisse ses joues luisantes, gercées par les grands vents des Flandres.

Rafael se commande un grand souper et le mange avec flegme. Sa figure de dix-huit ans (il a la décoration du Transvaal pourtant) est parfaitement calme ; lui-même est posé au milieu de toute l'agitation comme il l'a toujours été dans sa vie qui fut et est la plus instable, la plus quotidienne qu'on puisse imaginer. Il est d'une extravagance figée. On le sent sans lien avec le reste du monde. Sans obligations, sans ennuis, sans domicile, sans compte à la banque, sans rien d'autre que les bijoux qu'il porte. Rien en lui ne révèle son passé : les nuits de fête à Montmartre ou à Rome, les nuits de jeu à Deauville, les nuits<sup>6</sup> de danse à Saint-Moritz, les nuits d'amour en Pologne ou à Madère ont glissé sur son visage poli sans laisser de trace.

Ni insolent, ni obséquieux, il va dans la vie, indolent comme un animal de luxe, avec, comme tous les anciens d'Éton, ces façons un peu veules de coquette qui n'aime pas travailler<sup>7</sup>.

Clarisse l'a près d'elle comme un joli chat ; comme un chat il attend et reçoit mille regards pour les bontés dont il est l'objet, corrigeant la dépendance où il se met par une affectation d'indifférence.

Clarisse le regarde manger.

De temps à autre, entre deux danses, Louisa vient s'asseoir parmi nous. Elle est bien belle, mais d'une beauté pas comestible ; nous n'en tirons pas de joie. Elle ne rayonne pas et près de nous se ternit.

Louisa va parler, ses yeux se meuvent lentement (elle a dû être élevée près d'une ligne où il ne passait que des trains omnibus) ; sa bouche s'ouvre. Elle dit :  
« Te... »

Mais Rafael lui coupe la parole. Elle referme la bouche, ouvre son sac, s'y mire comme au fond d'un puits ; ensuite : porte-cigarettes, fume-cigarette, cigare, coton, briquet ; ensuite houppette, rouge ; elle refait son grain.

Elle va parler ; sa bouche s'ouvre encore en losange ; elle déclare :

« Moi... »

Elle est si étonnée qu'elle ne continue point. Elle essuie son rimmel. Elle pense.

« Cette guerre est bien ennuyante, fait-elle. On doit bien s'ennuyer dans les tranchées. Le dentiste aussi, dentiste ce matin : aussi ce soir des névralgies, vous parlez... Dire que j'ai attendu vingt ans pour savoir ce que c'est qu'un mal de dents. Tenez, j'ai voulu faire plomber celle-ci : non celle-ci ; la molaire du fond... »  
Mais elle n'obtient qu'un intérêt de courtoisie. Elle manque d'assurance parmi nous. Elle voit Clarisse dont l'œil semble dire :

« Mais tu ne comprendras donc jamais ? »

Elle se lève et va montrer sa dent du fond au duc d'Orléans qui y met son doigt.

Il est 4 heures. Nous remontons à la surface du sol, laissant au-dessous de nous la fumée lourde des cigares, des odeurs de jicky et de foie gras. Dehors, c'est encore la nuit, la rue noire où les réverbères masqués d'ombre laissent choir par-dessous un cercle de lumière future comme celle d'une lanterne sourde ; l'homme de police vérifie les serrures ; des vidangeurs lisent le communiqué français à la lueur d'un falot. Le propose un taxi, mais Clarisse préfère rentrer à pied.

« Prenez mon bras, dit-elle. J'aime tant la nuit. Pourquoi engloutir au sommeil la moitié de notre vie préteuxse ? Pourquoui, enfants, nous couchait-on si tôt sous prétexte que la nuit : ce n'est pas pour les enfants ? Vous relevez-vous la nuit ? Racontez ? »

— Oui, Clarisse. Dès que ma mère m'avait embrassé et bordé, je sortais de mon lit. La fenêtre ouverte donnait sur le balcon et sur la rue !. Ce balcon était toute ma joie. Je sens encore sous mes pieds nus son plomb chauffé par le soleil qui s'y attrardait jusqu'à au soir ; j'ai encore sur la langue le goût frais de l'appui en fer que je léchais ; j'avais planté des capucines dans des caisses où l'on m'avait mis de la vraie terre achetée au marché du Cours la Reine. Par la fenêtre voisine de la mienne, je voyais mon père, dans l'ombre de l'atelier. Il dessinait debout, d'un geste aisé violet de juillet tombait sur Paris alanguie et tendre. Les cheveux gratataient du sabot le pavé dans les écuries, les concierges fumaient sur leur porte, dans l'air calme, le Tour Eiffel n'avait pas encore ses colliers d'ondes mais portait une émeraude au front, les larbins finissaient les liqueurs dans les appartements des cocottes, et elles, je les voyais, au bout de la rue, en robes de mousseline, dans des coupes tirés par des chevaux roses, monter les Champs-Élysées, vers l'Arc de Triomphe. Le soleil rentrerait coucher à Neuilly ; elles dinaient au Chalet du Cycle ? »

Clarisse serre mon bras, me prend la main.

« C'est cela, dit-elle, je suis comme vous ; j'ai le même sang qui, par les matins froids, coule dans mes veines comme du vin chaud, j'ai les mêmes nerfs que vous les soirs d'orage. Nous sommes tout près l'un de l'autre. »

— Tout près, Clarisse. C'est un duo ; nous nous touchons. Nos pensées cheminent au pas l'une aux côtés de l'autre. Dans la rue, nos regards se rencontrent au même moment sur la plume amusante d'un chapeau, notre curiosité sur le même corsage... »

Je vais vous désigner ce Français, décoré, le pantalon déboutonné et qui se frotte les mains avec un savon imaginaire, mais vous l'avez depuis longtemps remarqué.

Vous dites :

« Les figures des Français sont comme ces salons où il y a trop d'objets. On y trouve des moustaches, une barbe, des besicles, des verrees, des grains de beauté avec des poils follets. »



Et moi, je réponds vexé :

« Ma chère amie, celui-ci, c'est un Belge. »

« Vous m'aimez donc un peu, Clarisse ? »

— C'est-à-dire... cela m'agace quand vous décrochez le récepteur ou quand vous allez à Paris.

— Je n'en demande pas plus.

— Et vous, m'aimez-vous ?

— Non, mais vous êtes aux femmes ce que Londres est aux autres villes.

— ?

— Une ville qui ne vous satisfait pas entièrement, mais qui vous gâte toutes les autres. »

Vous êtes jalouse. Ce qui, dans ma vie, s'étend hors de votre portée vous inquiète. Vous n'admettez pas la liberté ; le silence vous pèse. Vous êtes avide de savoir, et savoir ne vous satisfait pas.

Vous dites :

« Décrivez-moi votre amie ? »

Je réponds :

« Elle a un ventre poli, une chair ferme où les morsures ne restent pas, des seins écartés.

— Jeune ?

— Très jeune : elle débouche les bouteilles avec ses dents, s'assoit face au jour, n'est pas nécessairement chez elle, se donne sans nuances, n'a pas envie de faire l'amour tous les jours.

— Au fond, tout cela n'est pas très agréable.

— Aussi retourne-t-on vers les amies qui disent : « J'aime faire plaisir », « vous êtes un enfant », « ma voiture peut vous reconduire », « vous êtes mal, prenez encore ce coussin », « parce que<sup>e</sup> je sais que vous aimez ça... » »

1914<sup>b</sup>DELPHINE<sup>a</sup>

Je rentrai chez moi, la tête dans un vent aussi confus que celui qui saisit les gares quand l'express a passé. À la hauteur de Queen<sup>a</sup>, prenant son virage au ras des pierres, le courant d'air apportait l'onglé au fond des poches. Mon surplus de sous-gradué<sup>2</sup> enflé comme une voile noire me tirait en arrière par les deux épaules. Je gelais sous cette tempête de mats, metrant comme mes condisciples un point d'honneur à sortir toute l'année en escarpins, sans pardessus et sans chapeau. Il avait fallu sacrifier bien des usages depuis cette première nuit d'école, où, contre d'ourtrages pyjamas anglo-saxons, un Français de quatorze ans avait<sup>3</sup>, à coups de traversin, dû défendre la chemise de nuit nationale, en jaconas avec broderies russes.

On pourrait aligner sur la longueur de trois écluses les corps des étudiants qui sont restés aux Dardanelles ou à La Bassée et cependant il en est revenu plus encore. Les collèges ouvrent des annexes. Oxford n'est plus ce préau désert, traversé à certaines heures par des professeurs sans cours, des Hindous furtifs adonnés au spiritisme et des soldats<sup>4</sup> touristes canadiens ; ce n'est pas un cloître distingué comme jadis, mais un hameau laborieux où les habitants reviennent du grec et du latin comme du champ et de l'atelier. Cela n'est plus empoisonné d'élégance et de temps perdu. L'éducation<sup>4</sup> des fils, le plus lourd des impôts anglais, subit ses restrictions. Le temps du Clicquot